Bulletin monumental



Un silence monumental. L'épitaphe d'un évêque sans nom à la cathédrale Saint-Pierre d'Angoulême (XII^e siècle), par Delphine Boyer-Gardner

Une œuvre de Germain Pilon retrouvée, par Laurence Fligny

Le clocher de l'église Saint-Louis-en-l'Île, à Paris (1765) : une œuvre de François Antoine Babuty-Desgodets (1716-1766), par Léonore Losserand

société française d'archéologie

Comité des publications Él

Élise BAILLIEUL

Maître de conférences, université de Lille

Françoise Boudon

Ingénieur de recherches honoraire, CNRS

Isabelle CHAVE

Conservateur en chef du patrimoine, direction générale des Patrimoines (ministère de la Culture et de la Communication)

Alexandre Cojannot

Conservateur en chef du patrimoine, Archives nationales

Thomas Coomans

Professeur, University of Leuven (KU Leuven)

Nicolas Faucherre

Professeur, université d'Aix-Marseille

Judith Förstel

Conservateur en chef du patrimoine, Inventaire de la Région Île-de-France

Pierre Garrigou Grandchamp

Général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en Histoire de

l'art et archéologie

Étienne Hamon

Professeur, université de Lille

Denis HAYOT

Docteur en Histoire de l'art, université de Paris IV-Sorbonne

François Heber-Suffrin

Maître de conférences honoraire, université de Nanterre Paris ouest-La Défense

Dominique Hervier

Conservateur général du patrimoine honoraire

Bertrand Jestaz

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études

Claudine LAUTIER

Chercheur honoraire, CNRS

Clémentine Lemire

Chargé d'études documentaires, architecture, musée d'Orsay

Emmanuel Litoux

Responsable du pôle archéologie, conservation du Patrimoine de Maine-et-

Loire

Emmanuel Lurin

Maître de conférences, université de Paris IV-Sorbonne

Jean Mesqui

Ingénieur général des Ponts et Chaussées, docteur ès Lettres

Jacques Moulin

Architecte en chef des Monuments historiques

Philippe Plagnieux

Professeur, université de Paris I-Panthéon Sorbonne, École nationale des

chartes

Pierre Sesmat

Professeur honoraire, université de Nancy

Éliane VERGNOLLE

Professeur honoraire, université de Franche-Comté

Directrice des publications Jacqueline Sanson

Rédacteur en chef Étienne HAMON

Actualité

Pierre Garrigou Grandchamp

Chronique Bibliographie Dominique Hervier Françoise Boudon

Secrétaire de rédaction

Anne Vernay

Infographie et P.A.O.

David Leboulanger

Maquette graphique

L'ARCHITECTURE GRAPHIQUE



Toute reproduction de cet ouvrage, autre que celles prévues à l'article L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle, est interdite, sans autorisation expresse de la Société française d'archéologie et du/des auteur(s) des articles et images d'illustration concernés. Toute reproduction illégale porte atteinte aux droits du/des auteurs(s) des articles, à ceux des auteurs ou des institutions de conservation des images d'illustration, non tombées dans le domaine public, pour lesquelles des droits spécifiques de reproduction ont été négociés, enfin à ceux de l'éditeur-diffuseur des publications de la Société française d'archéologie.

© Société Française d'Archéologie

Siège social : Cité de l'Architecture et du Patrimoine, 1, place du Trocadéro et du 11 Novembre, 75116 Paris. Bureaux : 5, rue Quinault, 75015 Paris, tél. : 01 42 73 08 07, courriel : contact@sfa-monuments.fr

Revue trimestrielle, t. 178-4, décembre 2020 ISSN : 0007-4730 CPPAP : 0119 G 86537 ISBN : 978-2-901837-85-5

Les articles pour publication, les livres et articles pour recension doivent être adressés à la Société Française d'Archéologie, 5, rue Quinault, 75015 Paris Courriel : sfa.sfa@wanadoo.fr

> Diffusion : Actes Sud - Picard & Epona 62, Avenue de Saxe, 75015 Paris https://www.librairie-epona.fr/ Tél. 01 43 26 85 82 contact@librairie-epona.fr

503

ACTUALITÉ

Allier

Hérisson. Les peintures murales du début du XIV^e siècle de la maison dite « la Synagogue » existent toujours.

En 1889, Pierre Gélis-Didot et Henri Laffillée mentionnaient dans leur ouvrage La peinture décorative en France du XIe au XVIe siècle 1 un décor de cavaliers affrontés découvert dans une maison de Hérisson appelée «la Synagogue» 2, dont ils donnaient un relevé (fig. 1). Il s'agissait des restes du décor d'une pièce divisée dans sa hauteur, sans doute vers le début du XVI^e siècle. Sur la partie des murs pignons s'élevant dans les combles, les auteurs décrivaient deux registres peints : celui du bas présentait les cavaliers et celui du haut des êtres imaginaires, également affrontés; d'un côté, un centaure face à un hybride mi-humain, mi-dragon, et de l'autre, un dragon tenant tête à ce qui pourrait être un lion.

Ce décor avait été à nouveau évoqué par Paul Deschamps et Marc Thibout en 1963 dans La peinture murale en France au début de l'époque gothique ³. Ces auteurs n'avaient visiblement pas eu accès au décor en question (ou n'avaient pas essayé de le voir), puisqu'ils reprenaient à l'identique les observations et les relevés de Gélis-Didot et Laffillée. Je n'avais moi-même pas trouvé l'occasion de visiter les lieux lors de la préparation de mon livre sur Le décor peint de la maison médiévale, et l'on pouvait craindre que le décor ait disparu après cent quarante ans d'existence à découvert, dans un édifice privé dépourvu de protection

institutionnelle, soumis par conséquent au bon vouloir des propriétaires en matière de conservation.

Or, nous avons eu la bonne surprise de découvrir au printemps 2020, à la suite des hasards d'un héritage, que ces peintures avaient survécu, et dans un état plus que convenable. Les héritiers ont été tout d'abord alertés par les couleurs qui ornaient encore les couvre-joints de la magnifique charpente médiévale, avant de s'apercevoir que l'ensemble des murs pignons des combles étaient couverts de peintures, plus ou moins effacées par endroits (fig. 2).

Cette demeure avait attiré l'attention de Pierre Garrigou Grandchamp et de Bénédicte Renaud lors de leur travail d'inventaire des maisons auvergnates. En 2004, ils avaient fait réaliser une étude dendrochronologique de la charpente, laquelle avait permis de dater l'abatage des arbres entre l'automne 1299 et l'hiver 1300 et de déterminer une utilisation des bois encore verts (comme c'est généralement le cas), sans doute en 1300. La même étude data une grosse poutre séparant le rez-dechaussée de l'étage de 1504 ⁴.

Un dépoussiérage et un premier diagnostic du décor médiéval, effectués par la restauratrice de peintures murales Laurence Blondaux, ont révélé que la couche picturale n'avait apparemment pas beaucoup souffert depuis le XIX^e siècle (fig. 3). Les caractéristiques du décor corroborent une réalisation dans les premières années du XIV^e siècle, que ce soit à travers le thème choisi, la présence des combats d'hybrides, l'armement des chevaliers, le vêtement féminin, ou encore le style du peintre.

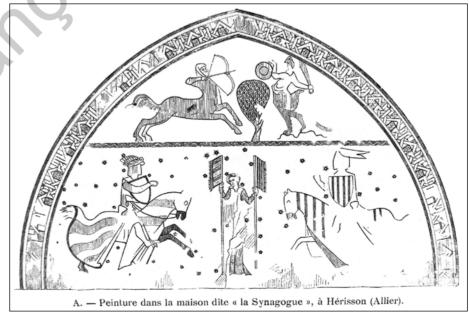


Fig. 1 - Hérisson (Allier), maison dite « la Synagogue », relevé du pignon nord-ouest (publié par P. Gélis-Didot et H. Laffillée en 1889 dans *La peinture décorative en France du XI^e au XVI^e siècle*).



Fig. 2 - Hérisson (Allier), maison dite « la Synagogue », vue de la charpente de la pièce peinte. On aperçoit au premier plan des couvre-joints armoriés et des traces du lambris d'origine.

Par ailleurs, des sondages effectués au premier étage de la demeure ont révélé un décor de l'Époque moderne, probablement du début du XVIIe siècle, composé de rinceaux végétaux, de cornes d'abondance et de grotesques à têtes de putti (fig. 4).

Une visite de la maison a permis d'avancer plusieurs hypothèses quant à la restitution de l'ensemble de l'édifice, lequel a connu de nombreuses modifications au fil du temps (fig. 5). Il serait trop long de développer ici toutes les observations qui feront sans doute l'objet d'un article exhaustif à venir –, mais en voici le résumé. Des traces dans les enduits extérieurs, des portes dans les murs mitoyens, la numérotation des fermes de la charpente qui commence seulement au numéro 28 et la configuration de l'îlot permettent de se rendre compte que le bâtiment conservé se continuait au nord-ouest : le décor se trouvait dans une chambre, laquelle se doublait d'une grande salle disparue qui devait s'étendre sur une surface environ deux fois supérieure à ce premier espace. Ces constatations confirment ce que l'on

rencontre dans d'autres sites (manoir de Courtchamps à Chinon, Hostal des Carcassonne à Montpellier, etc.), c'est-àdire que la chambre (camera) recevait un décor peint tout aussi important que la salle (aula) 5.

Cet emplacement particulier incite à poser quelques questions sur les spécificités de l'iconographie choisie. Contrairement à ce que l'on observe couramment dans les pièces de réception des maisons, les deux cavaliers ici représentés sont séparés



Fig. 3 - Hérisson (Allier), maison dite « la Synagogue », détail du registre supérieur du mur sud-est, à gauche du conduit de cheminée médiéval.



Fig. 4 - Hérisson (Allier), maison dite « la Synagogue », décor du premier étage (début du XVIIe siècle?).



Fig. 5 - Hérisson (Allier), maison dite « la Synagogue », vue extérieure.

par une femme debout, tenant leur bannière respective, et ils se saluent de la main droite, ce qui a pour conséquence qu'ils ne portent pas de lance (fig. 1 et 6). Sur le pignon opposé, il est possible qu'ils se soient affrontés, séparés par une cheminée datant de la même époque (les enduits butent et remontent sur les pierres du manteau encore en place); malheureusement, deux petites baies, probablement percées au XVIe siècle pour donner du jour dans les combles devenus aveugles après la pose du plancher, ont détruit la majeure partie de nos deux combattants (fig. 7). La présence d'une femme entre les deux jouteurs se retrouve sur le linteau de la maison forte de Theys (Isère), et aussi sur des poutres de plafonds peints italiens à Alba et Asti 6. L'une de ces représentations, dans la marge du Psautierheures de Guiluys de Boisleux, réalisé à Arras entre 1246 et 1250 (New York, Pierpont Morgan Library, Ms. 730, fol. 239v), donne une piste d'interprétation. En effet, dans ce cas particulier, les deux cavaliers portent les armes de Guiluys et de son mari Jean de Neuville-Vitasse, armoiries reproduites sur les étendards tenus par la dame séparant les chevaliers ainsi que sur sa robe, dans la même disposition qu'un écu parti. Par conséquent, on pourrait se demander si ce type de représentation n'évoquerait pas un mariage plutôt que

l'opposition politique que signifie cette iconographie en l'absence de personnage féminin (opposition du comte de Savoie et de ses ennemis à Roybon; Valère, Salaise-sur-Sanne, Vinzelles) 7. Cette interprétation pourrait être corroborée par les nombreuses allusions à la joute dans les métaphores amoureuses, filées à plaisir dans les recueils de nouvelles courtoises.

Dans l'état actuel des recherches, nous ne savons rien du propriétaire médiéval de cette demeure hérissonnaise. Pourtant, plusieurs pistes indiquent un hôtel noble, sans doute habité par un chevalier ou un petit seigneur ayant un certain pouvoir local et probablement de puissantes alliances. En effet, l'un des deux cavaliers représentés porte les armoiries anciennes des ducs



Fig. 6 - Hérisson (Allier), maison dite « la Synagogue », vue générale du mur pignon nord-ouest.



Fig. 7 - Hérisson (Allier), maison dite « la Synagogue », vue générale du mur pignon sud-est, avec la cheminée médiévale (sommet de la hotte et conduit) et les baies modernes ouvertes pour éclairer les combles.

de Bourgogne (bandé d'or et d'azur à la bordure de gueules) tandis que celles de son adversaire sont à peu près illisibles. On y reconnaît un fond bleu (d'azur) et peut être un lambel de gueules, ce qui évoque évidemment les armes d'Anjou, mais qui pourrait aussi correspondre à bien d'autres blasons, dont celui des comtes d'Artois, apparentés à la famille de Bourgogne. Quelques couvre-joints de la charpente sont également conservés et peints de motifs héraldiques, de même que les entraits et les poinçons. On y reconnaît notamment les armoiries d'Auvergne, de Navarre et d'autres seigneurs moins importants comme les seigneurs de Vichy ou de Prie.

Les recherches ne font que commencer et il reste encore beaucoup à faire pour comprendre comment était configuré ce bel hôtel aristocratique, en identifier le propriétaire sous le règne de Philippe le Bel et élucider les motivations de la réalisation d'un tel décor.

Térence Le Deschault de Monredon

- 1. Pierre Gélis-Didot et Henri Laffilée, La peinture décorative en France du XIe au XVIe siècle, Paris, 2e édition, 1889, p. 41-42.
- 2. Cette appellation n'a aucun fondement et provient probablement d'une occupation protestante de l'édifice durant les guerres de Religion.
- 3. Paul Deschamps et Marc Thibout, La peinture murale en France au début de l'époque gothique, Paris, 1963, p. 227.
- 4. Christophe Perrault et Olivier Girardclos, Datation par dendrochronologie de la charpente du 3, rue de l'Abbé Aury à Hérisson (03), laboratoire CEDRE, 2004.
- 5. Térence Le Deschault de Monredon, Le décor peint de la maison médiévale. Orner pour signifier en France avant 1350, Paris, 2015, p. 32-34.
- 6. Giovanni Donato, «Tra Asti, Alba e Genova. Le torri, il palio, la cultura urbana», Il platano, XXXIX, 2014, p. 67-74; Id., «Il cielo dipinto. Il cosmo cavalleresco nei soffitti di età angioina del palazzo Serralunga», dans Alba medievale. Dall'alto Medioevo alla fine della dominazione angioina: VI-XIV secolo, Rinaldo Comba (dir.), Studi per una storia d'Alba, V, Alba-Cuneo, 2010, p. 209-252.
- 7. T. Le Deschault de Monredon, op. cit. note 5, p. 117-134.

Crédits photographiques : les clichés sont de l'auteur.

Loiret

Orléans. Programme de recherche sur les caves (SICAVOR).

Si les caves de la ville d'Orléans ont fait l'objet d'études dans les années 2000 1, ce sujet a été renouvelé grâce à un programme de recherche lancé en 2014, intitulé SICAVOR (Système d'Information Contextuel sur les Caves d'Orléans). Inscrit dans les appels à projet d'intérêt régional (APR-IR) financés par la région Centre-Val de Loire, son but est d'inventorier et d'étudier l'habitat et les trames urbaines anciennes grâce à une analyse historique, architecturale, archéologique et géologique des sous-sols de la ville d'Orléans. L'objectif est également de mettre en place des protocoles d'étude et une chronotypologie des cavités, en définissant des méthodologies d'analyse pluridisciplinaire transposables à d'autres villes. Pour ce faire, ce programme s'appuie sur un ensemble de partenariats croisés entre équipes et laboratoires de Tours et d'Orléans : le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (UMR 7323 du CNRS, Université de Tours), qui coordonne le programme, le laboratoire Archéologie et Territoires (UMR 7324 CITERES, Université de Tours), le laboratoire PRISME de l'école Polytech (Université d'Orléans), le Pôle d'archéologie de la ville d'Orléans, le service Prévention des risques majeurs (Direction de l'environnement) de la métropole d'Orléans, le Bureau de Recherches Géologiques et Minières (BRGM) à Orléans, l'Institut des sciences de la terre (CNRS UMR 7327, Université d'Orléans), le laboratoire Géo-hydrosystèmes continentaux (GéHCO, EA Université de Tours). Cette recherche est également soutenue par le Service Régional de l'Archéologie (DRAC Centre-Val de Loire) par l'intermédiaire d'une prospection thématique pluriannuelle 2.

Dans cette perspective ont été conjointement menés entre 2015 et 2018, une étude documentaire et un travail de terrain, conduits à deux échelles respectives de la ville. L'espace concerné correspond d'abord à la ville intra-muros d'Orléans, secteur qui était clos par la dernière enceinte urbaine édifiée à la fin XV^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant, soit environ 140 hectares (fig. 1). À cette époque, la capitale ducale figure alors parmi les quinze principales villes de France, avec une population estimée entre 20 000 et 40 000 habitants 3. En complément, à l'intérieur de cette zone, une étude d'inventaire systématique a été conduite sur le quartier Saint-Aignan. L'étude historique de ce quartier 4 s'est accompagnée d'une intégration de l'ensemble des ressources documentaires dans un Système d'Information Géographique (base SpatiaLite) permettant une consultation facile des données, une spatialisation des informations et une association des mentions aux entités spatiales (cave, parcelle, rue, quartier ou paroisse). Le travail sur la base 5 comportait également l'intégration des données sur les caves issues du service Prévention des risques majeurs, le traitement de la documentation archéologique existante constituée par les rapports d'opérations archéologiques, les publications et les travaux universitaires sur les caves, ainsi que l'inventaire et l'enregistrement de caves visitées au cours du programme.

Depuis 2016, 32 caves de l'intra-muros ont fait l'objet d'un relevé au scanner 3D, essentiellement à l'aide d'un FARO Focus 3D (Université de Tours), mais aussi avec un scanner portatif ZEB-REVO (BRGM) afin de tester comparativement ces deux appareils et leurs techniques de relevé 6. Les sites ont été choisis en fonction de leur intérêt archéologique, mais également de leur complexité (multiplicité des volumes et des niveaux, parfois imbriqués, problèmes d'accessibilité, etc.). Ces outils se sont révélés particulièrement adaptés pour ces espaces et ont apporté un gain de temps au bénéfice de l'observation du bâti. 802 cavités ont donné lieu à un enregistrement, partiel ou complet (renseignées par des visites et/ou des sources documentaires), dans la base de données SICAVOR. Des études d'archéologie du bâti ont été nécessaires

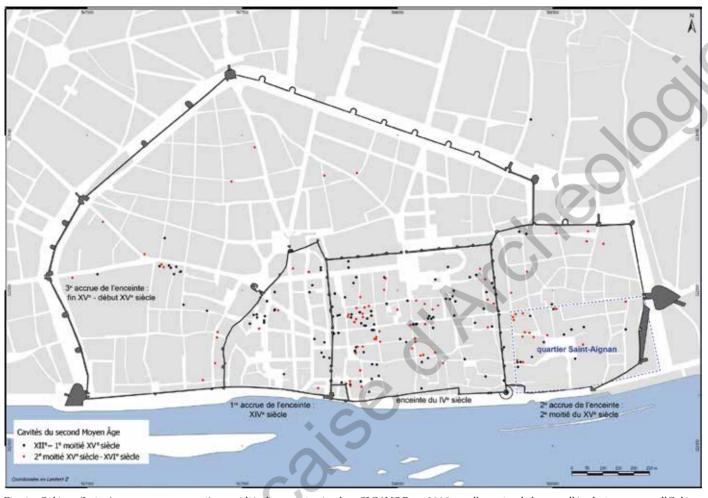


Fig. 1 - Orléans (Loiret) : caves et caves-carrières médiévales enregistrées dans SICAVOR en 2018, sur l'emprise de la zone d'étude *intra-muros* d'Orléans (infographie : D. Morleghem).

pour analyser certaines d'entre elles ayant subi des modifications complexes 7. C'est le cas par exemple des caves diminuées, ou *a contrario* agrandies, à la faveur de mutations de propriétés ou de reconstructions de bâtiments en surface et de celles dont les couvrements sont refaits pour des raisons de stabilité. L'accent a porté particulièrement sur les cavités du second Moyen Âge, où se distinguent deux grandes phases de développement urbain, entre la fin du XII° et la fin du XIV° siècle, puis entre la seconde moitié du XV° et la fin du XVI° siècle.

Les caves et celliers antérieurs au XV^c siècle (environ 112 recensés) se concentrent majoritairement dans l'espace qui était protégé par l'enceinte urbaine du Bas-Empire, agrandie à l'ouest par l'accrue du bourg d'*Avenum* entre la fin du

XIIIe et le XIVe siècle (fig. 1). Des visites et des opérations archéologiques récentes permettent également d'en distinguer dans les quartiers correspondant alors à des faubourgs et qui ne seront enclos dans l'enceinte urbaine que tardivement (fin XV^e-début XVI^e siècle). Ainsi, dans l'une des parties les plus septentrionales de la ville, des caves et des carrières des XIIIe-XIVe siècles sont attestées rue Saint-Euverte. À l'ouest, des caves de la même époque illustrent l'extension de l'habitat dans l'ancien faubourg des Carmes, jusque sur le site de l'ancien hôpital Porte-Madeleine. Actuellement, une seule cave probablement médiévale a été reconnue en dehors des limites de la dernière enceinte d'Orléans (24, faubourg Saint-Vincent). Quelques caves illustrent la mise en place progressive d'habitations au cours du XIe ou début du XII^e siècle dans un parcellaire où le bâti encore lâche va se densifier au cours du XIII^e siècle (5-7, rue Saint-Éloi). Sur certains axes, comme le long de la rue de Bourgogne (ancien *decumanus*), l'observation des caves trahit l'existence d'un parcellaire laniéré densément bâti en front de rue dès la fin du XII^e ou au XIII^e siècle.

L'une des caractéristiques de la ville est la présence de nombreuses petites carrières souterraines (caves-carrières), aménagées dans le but conjoint d'extraire du matériau de construction (calcaire) et de servir de caves, usage qui perdura jusque vers 1900 ⁸. Environ 115 caves-carrières médiévales sont actuellement recensées. Elles se situent aujourd'hui en deuxième ou troisième niveau de sous-sol, à une profondeur variant de 8 à 12,50 m. Un type de cave-carrière, à galerie et cellules

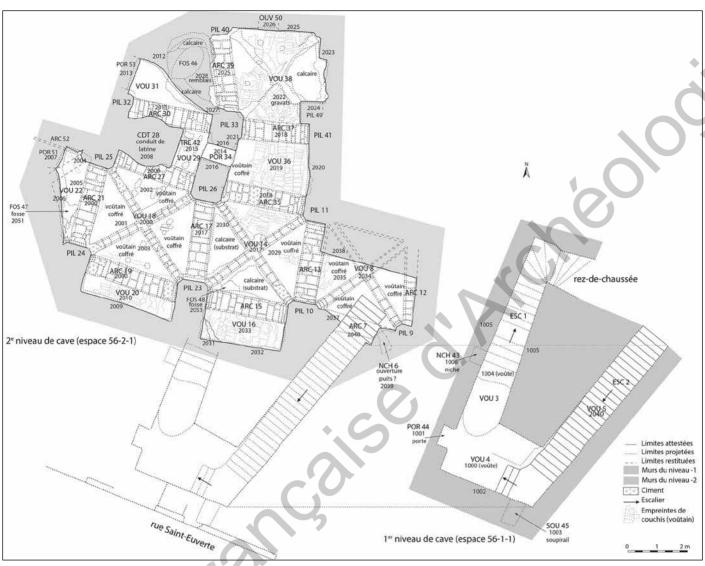


Fig. 2 - Orléans (Loiret), maison 52, rue Saint-Euverte (SICAVOR nº 56) : plan (état actuel) de la cave (1er niveau) et de la cave-carrière (2e niveau) datée du XIIIe siècle (relevé scanner 3D : D. Morleghem; DAO : É. Marot; étude : C. Alix, É. Marot).

latérales, est particulièrement représenté à Orléans (environ 35 exemples). Les couvrements sont constitués d'arcs doubleaux associés à des voûtes en berceau surbaissé ou à de larges nervures se croisant à angle droit, formant ainsi des voûtes d'ogives quadripartites venant renforcer en sous-œuvre les ciels de carrières (fig. 2). Plusieurs datations radiocarbone (charbons de bois dans le mortier de chaux des voûtes) confirment une construction de ce type de caves-carrières dans la seconde moitié du XIIIe ou au XIVe siècle (52, rue Saint-Euverte; 103, rue de Bourgogne; 15-17, rue de la Tour-Neuve; 181, rue de Bourgogne) 9.

La typologie mise en place dans les années 2000, qui reposait notamment sur la distinction des formes de couvrements, reste valable et permet de dégager certaines spécificités. Les caves et celliers médiévaux correspondent principalement à des espaces à volume unique, de plan quadrangulaire. Pour ceux antérieurs au XVe siècle, les superficies varient entre 20 m² et plus de 200 m² pour les resserres d'établissements religieux. Lorsque la parcelle est suffisamment grande, une file de supports intermédiaires (colonnes ou piliers), ou un mur de refend longitudinal, peut subdiviser le volume quadrangulaire. Une autre solution consiste

à ajouter une ou deux pièces secondaires placées dans l'axe de la salle principale, qui sont alors séparées par des murs de cloisonnement ou de refend. Plusieurs techniques de construction ont prévalu pour la construction de ces caves : certaines ont été aménagées en fosse à ciel ouvert, alors que, pour d'autres, le creusement a été mené en sape («en souterrain»). Pour l'ensemble de la cave (murs, couvrements, supports, escaliers, ouvertures, équipements), le matériau utilisé est le calcaire de Beauce, extrait dans des carrières situées à proximité de la ville. Six caves présentent un décor sculpté (feuillages, têtes animales ou humaines) localisé sur les chapiteaux de colonnes ou sur des culots (1, 9 et 19, rue des Trois-Maries; 203-205 et 249-251, rue de Bourgogne; 26ter, rue de la Poterne; fig. 3). Il est alors réalisé en pierre du Nivernais, calcaire bien adapté à la sculpture, extrait à Nevers ou à Apremont-sur-Allier et acheminé par la Loire.

Au regard des nombreuses voûtes en maçonnerie, les plafonds en bois restent d'un usage limité dans les caves d'Orléans, bien qu'ils permettent de couvrir de grands espaces en évitant le recours à des techniques complexes et coûteuses. Ils sont au nombre de 17, uniquement dans des caves à plan quadrangulaire, toujours situées en premier niveau de sous-sol, n'étant parfois que partiellement enterrées. Les plafonds sont bien attestés dans les caves des XII^e-XIV^e siècles par la présence de corbeaux en calcaire de Beauce ancrés dans les murs, mais ces charpentes ont été remplacées aux siècles suivants par des

voûtes ou par de nouveaux plafonds. Ainsi, les plafonds encore en place datés par dendrochronologie ne sont pas antérieurs au milieu du XV^e siècle (9, Cloître-Saint-Aignan, 2^e moitié du XV^e siècle; 85, rue de la Charpenterie, entre 1465d et 1488d; 42, rue des Charretiers, 1488d; 6, place du Cardinal-Touchet, 1514d).

Les voûtes d'arêtes, séparées par des arcs doubleaux de tracé brisé et chanfreinés, sont attestées dans une vingtaine de caves et celliers. Ceux à voûtes sur croisées d'ogives, à double chanfrein, sont représentés quant à eux par une trentaine d'exemplaires (fig. 3). La retombée des arcs sur les piliers engagés s'effectue avec ou sans tailloir. Ces types de voûtes (d'arêtes et d'ogives) ne sont attestés que durant les XII^e et XIII^e siècles pour les premières, et les XIII^e et XIV^e siècles pour les secondes. Les caves à plan quadrangulaire simple couvertes de voûtes en berceau coffré sont de loin les

plus nombreuses. Elles représentent ainsi 85 % des caves du quartier Saint-Aignan. L'emploi de ce couvrement est attesté dès le XII^e siècle et perdure jusqu'au XIX^e siècle. L'usage d'arcs doubleaux, systématiquement chanfreinés, constitue un critère déterminant pour la datation des voûtes en berceau : celui-ci semble rarement postérieur au XV^e siècle. À partir de la deuxième moitié du XV^e siècle et au XVI^e siècle, les caves de maisons correspondent quasi systématiquement à des salles quadrangulaires à voûte en berceau surbaissé, à l'exclusion de tous les autres types de voûtes.

Du XII^e au XVI^e siècle, la cave est desservie par un escalier droit, le plus souvent dans-œuvre, parfois accompagné d'un retour et d'une volée. Son accès est assuré le plus couramment par une trappe au sol du rez-de-chaussée de la maison, située au revers de la façade sur rue, généralement à l'arrière de la porte



Fig. 3 - Orléans (Loiret), maison 26^{ter}, rue de la Poterne (SICAVOR nº 140) : coupe longitudinale vers le sud de la cave. 1^{er} niveau (à voûtes d'ogives) édifié dans les années 1250-1260 et agrandi par l'aménagement en sous-œuvre d'un 2^e niveau aux XV^e-XVI^e siècles (relevé scanner 3D : Cl. D. Morleghem).

d'entrée. À la différence de certaines villes, l'accès direct depuis la rue est donc plutôt rare à Orléans pour la période médiévale. Ce schéma distributif va perdurer jusqu'à la fin de l'Époque moderne. Dans ces escaliers, les fûts de vin étaient portés à l'aide de poulains ou glissés sur des planches posées sur les marches, retenus par des cordes attachées à des barres de bois ou des anneaux fichés en haut de l'escalier. L'escalier en vis comme desserte de cave est d'un usage très limité avant le XVe siècle. Il peut être employé comme accès secondaire situé à l'aplomb de l'escalier principal desservant les étages de certaines maisons et hôtels particuliers des XVe-XVIe siècles, et permettait de remonter les pichets ou pots de vins de la cave vers le logis. Dans les textes du XVI^e siècle, ce type d'escalier est d'ailleurs désigné avec le nom évocateur de « portevin ». Quasiment toutes les caves sont dotées d'une niche et/ou d'un placard mural, fermant par un vantail, situé dans la cage d'escalier ou à proximité de cette dernière. Ils renfermaient le luminaire, peut-être aussi la vaisselle vinaire et des outils divers en lien avec les activités domestiques trouvant place dans ces lieux.

Ces espaces de resserre sont primordiaux dans l'économie d'une ville dont la culture et le commerce du vin ont été prépondérants entre le XIIe et le XVII^e siècle ¹⁰. Place commerciale de premier plan du fait de sa localisation sur la boucle septentrionale de la Loire, Orléans était un point de rupture de charge pour le transport et la vente de vins locaux ou provenant de divers horizons. Ainsi, les caves orléanaises ne servaient pas uniquement aux occupants de la maison sus-jacente. Quelques sources textuelles et les dispositifs architecturaux de certains celliers (caractère ostentatoire avec décor; traces de compartimentation des espaces) attestent leur location lors d'évènements saisonniers liés à la culture de la vigne (vendanges) ou au commerce (foires d'Orléans) 11. Certaines servaient de débit de boisson ou de taverne, voire de lieu d'exposition et de vente. Il reste encore à définir l'ensemble des usages, qui ont pu être multiples pour certains celliers, comme le stockage d'aliments et

du bois de chauffage, ou peut-être l'accueil d'activités commerciales et éventuellement artisanales, fonctions qui ont également évolué à la fin de l'Époque moderne et au début de l'Époque contemporaine (stockage du charbon, culture de salades, etc.).

Plusieurs interventions visant présenter les résultats du programme SICAVOR ont été menées (séminaires, conférences, exposition virtuelle, visites), ainsi qu'un colloque tenu à l'Université de Tours («Caves et celliers du Moyen Âge à l'Époque moderne», 4-6 octobre 2017) 12. La méthodologie développée, bien qu'encore largement perfectible, a permis de systématiser l'acquisition des données, ainsi que leur traitement, notamment cartographique. L'expérience a confirmé que ce type d'étude urbaine, portant sur un inventaire à grande échelle et une étude en série d'espaces difficiles d'accès, ne peut s'effectuer que sur un temps nécessairement long.

Clément Alix et Alain Salamagne

- 1. Clément Alix, «L'habitat d'Orléans du 12e siècle au début du 15e siècle (état de la recherche : étude des élévations et apports de l'observation des caves) », Revue archéologique du Loiret, nº 32, 2008, p. 123-147; id., «Aspects de la construction dans l'habitat orléanais (13e -16e siècles)», dans Medieval Europe Paris 2007, actes du 4º Congrès international d'Archéologie Médiévale et Moderne, Paris, 2007 (en ligne, URL: http://medieval-europe-paris-2007. univ-paris1.fr/C.Alix.pdf).
- 2. Clément Alix (dir.), SICAVOR : Système d'Information Contextuel sur les Caves d'Orléans (2015-2017), rapport de prospection thématique pluriannuelle, SRA/DRAC Centre-Val de Loire, Orléans, 2017.
- 3. Bernard Chevalier, Les bonnes villes de France du XIVe au XVIe siècle, Paris, 1982, p. 41.
- 4. Étude documentaire menée par Caroline Barray et Michel Philippe.
- 5. Création et développement de la base conduits par Julien Courtois, Mathieu Fernandez puis Daniel
- 6. Gildas Noury, Imed Ksibi, Mylène Froideveaux, «Intégration de la géologie et évaluation des risques d'effondrement. Apport de la cartographie souterraine en 3D», dans Caves et celliers dans l'Europe médiévale et moderne, Clément Alix, Lucie Gaugain, Alain Salamagne (dir.), Tours, 2019, p. 105-116.
- 7. Études de bâti menées avec Émeline Marot (UMR 7324 CITERES-LAT) et Daniel Morleghem.

- 8. Clément Alix, Didier Josset, Thierry Massat, «Activités d'extraction de matériaux calcaire au cœur de la ville d'Orléans entre la fin du Xe et le XVe siècle», dans Construire la ville. Histoire urbaine de la pierre à bâtir, Jacqueline Lorenz, François Blary, Jean-Pierre Gély (dir.), Paris, 2014, p. 11-26.
- 9. Clément Alix, «Orléans (Loiret). Cave de la Préfecture, 181 rue de Bourgogne», Archéologie médiévale, t. 47, 2017, p. 160-161.
- 10. Françoise Michaud-Fréjaville, «Les vignes et les vignerons d'Orléans à la fin du Moyen Âge», L'Atelier du Centre de recherches historiques [en ligne], 12, 2014 (URL: https://journals.openedition.org/ acrh/5990).
- 11. Clément Alix, «L'étude des "caves" des maisons médiévales d'Orléans », dans Sous les pavés, les caves! Une clef pour l'histoire de l'architecture de la ville au Moyen Âge, Dany Sandron (dir.), à paraître.
- 12. Voir Caves et celliers..., op. cit. note 6, et le dossier thématique en ligne sur SICAVOR (URL : http://archeologie.orleans-metropole.fr/r/605/lessouterrains-d-orleans/).

Somme

Amiens, Cathédrale Notre-Dame : acquisition d'un relief attribué au jubé.

Le Musée de Picardie a récemment fait l'acquisition d'un relief représentant une Descente de croix 1 (fig. 1). Malgré son caractère fragmentaire, on reconnaît les divers éléments constituant l'iconographie médiévale traditionnelle de cette scène. À l'arrière-plan de la composition, à senestre, on distingue le bois écoté de la croix contre laquelle est posée une échelle; on discerne la jambe d'un homme en ayant gravi quelques échelons afin de décrocher le corps du supplicié. Au premier plan, au centre, se tient un personnage vêtu d'une robe longue et portant un linge sur l'épaule. Il s'agit de Joseph d'Arimathie, soutenant le corps du Christ mort. Au fond, à dextre, se tient la Vierge, à demi cachée, tenant la main de son fils. Du Christ, on ne conserve que les mains; la droite porte le stigmate et la gauche repose inerte sur le voile couvrant respectueusement l'épaule de Joseph.

Taillée dans un bloc unique, l'œuvre mesure 69 cm de hauteur, 37 cm de largeur et 23 cm de profondeur. La pierre utilisée par le sculpteur est une craie criblée riche en débris fossiles ². Cette craie picarde a été abondamment utilisée à Amiens sur une longue période et en particulier à la cathédrale. Le revers est plat et porte des traces de gradine à petites dents (fig. 2). La mise en œuvre du relief indique qu'il était abrité par une niche au fond de laquelle il venait s'adosser. Le traitement en haut-relief confère une grande force plastique à cette composition caractérisée par une indéniable recherche de volume.

L'ensemble de ces caractéristiques plaide pour l'appartenance de cette *Descente de croix* au jubé disparu de la cathédrale d'Amiens. Plusieurs autres vestiges de ce monument ont été reconnus et étudiés par Françoise Baron ³. Sont ainsi



Fig. 1 - Descente de croix, relief sculpté, fin du XIII^e siècle ? (Amiens, Musée de Picardie).



Fig. 2 - Revers de la *Descente de croix*, relief sculpté, fin du XIII^e siècle ? (Amiens, Musée de Picardie).



Fig. 3 - Juxtaposition à l'échelle des différents vestiges attestés ou supposés du jubé de la cathédrale d'Amiens.

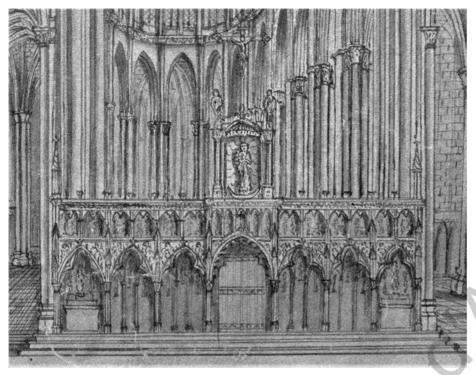


Fig. 4 - Vue du jubé de la cathédrale d'Amiens. Détail de la Coupe suivant le transept de la cathédrale, vers 1727 (Amiens, Musée de Picardie, inv. M.P.2072.56).

conservés une Entrée du Christ à Jérusalem le dimanche des Rameaux au musée du Louvre (inv. RF 1482), une Madeleine au jardin (inv. M.P.1875.31) et un Bourreau de la Flagellation (inv. M.P.1845.273) au Musée de Picardie, ainsi qu'une Arrestation du Christ (inv. 17.120.5) au Metropolitan Museum of Art de New York 4. Les trois premiers ont pu être observés à l'occasion de l'acquisition de la Descente de croix et sont taillés dans une craie semblable à celle de ce dernier relief 5. En outre, les dimensions des différents vestiges sont proches 6, compte tenu de l'état fragmentaire du relief nouvellement acquis (fig. 3). D'un point de vue stylistique, ces différentes œuvres partagent certains traits: mains gracieuses quoiqu'un peu dodues, drapés tendus formant de larges pans; l'absence des têtes sur le relief de la Descente de croix est malheureusement très préjudiciable à des analyses plus poussées.

Rappelons que le jubé d'Amiens, élevé à la fin du XIIIe siècle, peu de temps après l'achèvement de la reconstruction de la cathédrale, subsista jusqu'en 1755, date à laquelle le chapitre décida de sa destruction. Si l'on connaît sa silhouette

générale, conservée par un dessin de 1727 représentant une vue en coupe du transept (fig. 4), nous ignorons hélas le détail de l'iconographie des différents groupes sculptés ornant les niches du parapet du monument. La plus ancienne description du jubé, donnée par le marchand mercier et érudit amiénois Jean Pagès (1655-1723), nous assure cependant qu'elles contenaient des scènes de la Passion : «la façade et les retours de l'appui de ce jubé sont ornés de la représentation des principales actions de notre sauveur Jésus-Christ, qui commence par celle de son entrée triomphante dans Jérusalem et finissent par celle de sa descente dans les lymbes [sic] après sa résurrection 7 » en figures hautes d'environ trois pieds. Nous savons en outre que les cinq plus petites niches formant le centre du parapet abritaient une représentation du Jugement dernier et que la Résurrection était également figurée au jubé. Une Descente de croix devait donc faire partie du programme iconographique sans aucun doute.

Des analyses plus poussées permettraient de confirmer ou d'infirmer

l'attribution de cette Descente de croix à ce monument majeur de l'art de la fin du XIII^e siècle. L'étude de la polychromie, bien qu'elle ne subsiste qu'à l'état de petits îlots, pourrait être tout particulièrement riche d'enseignements. La Madeleine au jardin et l'Entrée du Christ à Jérusalem partagent en effet une stratigraphie faite d'une couche verte appliquée directement sur la pierre, recouverte de deux bouche-pores, un jaune et un rouge, puis d'une polychromie ancienne recouverte elle-même d'une couche d'or sur mixtion orangée 8. La présence de ces caractéristiques sur la Descente de croix ajouterait un argument décisif à notre hypothèse.

François Séguin

- 1. Vente Ader-Nordmann du 11 octobre 2019, lot nº 104. Il porte dorénavant le numéro d'inventaire M.P.2019.2.1.
- 2. La pierre a été analysée par Lise Leroux, ingénieur de recherche au Pôle scientifique Pierre du Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques. Ses conclusions sont rassemblées dans la note scientifique GE-20-03, datée du 23 mars 2020.
- 3. Françoise Baron, « Mort et résurrection du jubé de la cathédrale d'Amiens», Revue de l'Art, nº 87, 1990, p. 29-41.
- 4. Ce dernier relief était rejeté par Françoise Baron. Pour autant, le Metropolitan Museum le présente comme faisant bien partie du jubé amiénois.
- 5. Nous remercions vivement Pierre-Yves Le Pogam, conservateur en chef du patrimoine au Département des Sculptures du Musée du Louvre, pour son aide précieuse dans les démarches d'étude et d'acquisition de ce relief.
- 6. Entrée du Christ à Jérusalem le dimanche des Rameaux: H. 103 cm; L. 65 cm; P. 33 cm. Madeleine au jardin: H. 103 cm; L. 49 cm; P. 28 cm. Bourreau de la flagellation: H. 93,5 cm; L. 33,5 cm; P. 26,5 cm. Arrestation du Christ: H. 99,7 cm; L. 109,2 cm; P. 22,9 cm.
- 7. Les manuscrits de Pagès, édition de Louis Douchet, t. V, Amiens, 1862, p. 426. La description du monument se poursuit jusqu'à la p. 442.
- 8. Cette dernière couche témoigne des travaux d'embellissement du jubé précédant de peu sa destruction, entrepris par maître Nicolas Choquet, marchand et bourgeois de la ville, en 1707.

Crédits photographiques : fig. 1 et 2 (@Michel Bourguet/Musées d'Amiens) ; fig. 3 (©François Séguin, ©Irwin Leullier/Musées d'Amiens, ©Michel Bourguet/Musées d'Amiens) ; fig. 4 (@Marc Jeanneteau/Musées d'Amiens).

Yvelines

Bailly. Fouilles archéologiques de la grotte du château de Noisy en 2019.

Une deuxième campagne de fouilles a été effectuée dans les jardins de l'ancien château de Noisy à l'emplacement de la grotte ¹. Les archives signalent sa construction en 1582 à la demande d'Albert de Gondi, duc de Retz ². Des vues gravées par Jean Marot vers 1650, ainsi que des plans des jardins dessinés à la fin du

XVIIe siècle et une longue description par François Bernard Boulin en 1732 permettent de localiser la grotte qui se trouve actuellement en forêt domaniale de Marly. Le sondage réalisé en 2017 avait permis de compléter ces données par la découverte de vestiges, notamment les restes des maçonneries et d'une partie des décors sur environ 0.50 à 1 m de hauteur. Les fouilles de l'été 2019 ont porté sur la partie nord de la grotte, du côté du terrassement supérieur, d'une hauteur d'environ 6 m. Pour sécuriser le chantier, un important décapage mécanique a été entrepris sur une zone d'environ 150 m² afin de fouiller l'emplacement de l'abside nord sur une surface de 15 m². Environ les 4/5° de la surface de l'abside et une partie de son vestibule d'accès ont pu être entièrement fouillés (fig. 1) ³.

Lors du décapage mécanique des parties supérieures, formées par des remblais de construction à l'arrière du bâtiment, une conduite en terre cuite protégée par une maçonnerie située à environ 1,50 m de profondeur a été découverte sous le niveau de la terrasse supérieure, à l'arrière de la grotte. Cette conduite, qui devait contourner la grotte, a été mesurée en amont sur une longueur de 17 m : elle provient d'un bassin qui était autrefois dans le parterre haut de la grotte et servait à évacuer ses eaux. Le décapage a été poursuivi jusqu'au niveau de remplissage par des vestiges issus de la démolition à



Fig. 1 - Bailly (Yvelines), château de Noisy, vue partielle de la grotte (abside nord), août 2019.



Fig. 2 - Bailly (Yvelines), château de Noisy, décor de la grotte : cul-de-four de l'abside nord (inv. N. GR 555 déposé à Écouen, Musée national de la Renaissance).

environ 1,50 m au-dessus de l'ancien sol de la grotte.

Ancrées dans le talus supportant le niveau de jardin haut, il ne reste plus que les maçonneries du rez-de-chaussée ayant échappé à la démolition ordonnée en 1732. Toutefois, un important massif de maconnerie était détaché de la structure d'origine dans la coupe ouest, empêchant la fouille des parties inférieures dans ce secteur. Ce bloc porte la trace en négatif de l'ancien cul-de-four qui surmontait le côté est de l'abside, tandis que, sur la face opposée, à l'ouest, la maçonnerie avait disparu. Cependant le bloc en plâtre formant le décor du cul-de-four a été retrouvé, en partie effondré dans les remblais de démolition. C'est dans ces remblais qu'ont été découverts les principaux ornements de la grotte : des morceaux de la voûte à caissons peints et dorés du vestibule de l'abside, et les moulures et les cadres ornés de rocailles et de coquillages des parois. Ces découvertes complètent les décors trouvés en 2017 avec de nouveaux motifs et de nouvelles espèces de coquilles, illustrant une grande variété de provenances. Leur étude est en cours par Catherine Dupont (CNRS,

CReAAH, Rennes). Parmi les nombreux vestiges du décor de la grotte, le bloc détaché de l'ancien cul-de-four du renfoncement ouest apparaît comme le plus spectaculaire. Il a d'ailleurs été retrouvé en connexion avec les restes du décor effondré après une chute d'environ 2 m. Ce bloc en plâtre, armé de silex, figure, à l'aide de milliers de petites coquilles (des donaces), une coquille Saint-Jacques géante. Sa masse est de plus de 500 kg et il mesure 1,50 sur 1,70 m (fig. 2). Son extraction a nécessité une intervention difficile, réalisée sur le site par Hugues de Bazelaire, pour consolider sa surface externe, puis pour le fixer à une armature avant de pouvoir le hisser hors de la grotte. La pièce a été déposée à Écouen au Musée national de la Renaissance, où l'ensemble des découvertes sera ultérieurement conservé.

D'autres éléments décoratifs très intéressants ont été découverts : des sculptures en plâtre représentant des têtes (fig. 3), des fragments de bras et plusieurs mains, des torses et de nombreux morceaux figurés, probablement les sirènes, tritons et autres animaux aquatiques cités dans les archives, dont les corps sont entièrement recouverts de petites coquilles d'ormeaux taillés.



3 - Bailly (Yvelines), château de Noisy, décor de la grotte : visage en plâtre, mascaron (inv. N.GR 501, dépôt des fouilles archéologiques de Noisy).

La fouille de la grotte de Noisy s'est achevée par le dégagement des parois et du sol de l'abside : les décors de consoles, de palmes, d'entrelacs étaient souvent dans un excellent état de conservation malgré l'extrême fragilité des revêtements, notamment des petites rocailles et des coquilles de moules (fig. 4). Ces décors d'origine subsistent en partie sur environ 1 m de hauteur, avec des traces jusqu'à environ 2 m dans le haut des niches. Le sol assemblait des parties carrelées, des dalles en pierre et des incrustations de petits galets noirs. Toutefois, à l'emplacement de l'ancienne vasque, le sol n'avait pas de revêtement : la fouille a donc été complétée par des observations en dessous du niveau du sol de la grotte. C'est ainsi que le système hydraulique a été découvert avec deux tuyaux de plomb parallèles : l'un avait servi à former le jet d'eau de la vasque; l'autre recueillait les eaux d'écoulement pour former un nouveau jet dans le bassin du parterre inférieur de la grotte, situé en contrebas.

Les vestiges mis au jour en 2019 confirment la précision du dessin gravé par Marot (fig. 5). Grâce aux nombreux fragments de décors découverts, il est



Fig. 4 - Bailly (Yvelines), château de Noisy, décor de la grotte (abside nord).

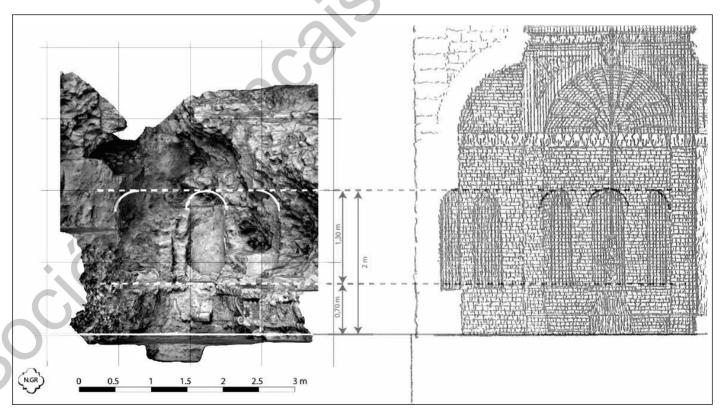


Fig. 5 - Bailly (Yvelines), château de Noisy, grotte (abside nord) avec l'emplacement des niches du fond : à gauche, coupe orthophotographique, août 2019; à droite, coupe de la grotte par Jean Marot, gravure, détail, vers 1650, coll. part. (© OMAGE/dessin et montage, Bruno Bentz; orthophotographie, clichés Sylvain Chaumier et Aurélia Lureau).

possible de restituer une grande partie du décor intérieur de la grotte, de la voûte au sol. La richesse des décors, avec une grande variété de coquilles et de rocailles, des plâtres peints et dorés, des figures sculptées, se révèle peu à peu avec, déjà, plus d'un millier de fragments 4. Un relevé photogrammétrique complet de la fouille a été réalisé, ainsi que des photographies sphériques (avec un objectif à 360°), afin de conserver la mémoire visuelle de la richesse de ces décors de la Renaissance. En effet, après la réalisation de mesures de protection des décors mis au jour, et laissés en place, le site a été entièrement remblayé. En outre, durant tout le chantier, un suivi

photographique complet a été réalisé par deux appareils enregistrant en images séquentielles (time-lapse) et un reportage vidéo a également été effectué 5.

Bruno Bentz

- Bentz, « Noisy-le-Roy. Fouilles Bruno archéologiques dans le château en 2017 », Bulletin monumental, t. 176-1, 2018, p. 62-65; id., «Le décor de la grotte de Noisy : résultat des fouilles de 2017 » (Actes du colloque international «La Renaissance des grottes, nature, art et architecture entre Italie et France au XVI^e siècle», Villa Médicis de Castello, Florence, 22 février 2018), Opus Incertum, vol. 4, 2018, p. 126-135 (URL: http://www.fupress.net/ index.php/oi/article/view/25313).
- 2. Bruno Bentz, «Les jardins du château de Noisy», dans La fabrique du jardin à la Renaissance, Lucie

- Gaugain, Pascal Liévaux et Alain Salamagne (dir.), Tours, 2019, p. 115-128.
- 3. Les fouilles ont été autorisées et financées par l'État (DRAC Île-de-France) et réalisées avec l'aide de l'Office national des forêts, les municipalités de Bailly et de Noisy-le-Roi, l'Association Renaissance du Patrimoine, l'association Volutes et l'association OMAGE.
- 4. Les fragments de plus de 10 cm sont comptabilisés dans l'inventaire. L'étude des décors est en cours par Akane Hori (Université Paris I).
- 5. Les images sont sur le site http://omage.free.fr>.

Crédits photographiques : fig. 1 (© OMAGE/ Irina Kmelevskikh); fig. 2 (© OMAGE/Sylvain Chaumier); fig. 3 (© OMAGE/Bruno Bentz); fig. 4 (© OMAGE/Jacques Floquet); fig. 5, droite (Bruno



Table des matières

ARTICLES		Tapisserie et broderie. XVII ^e siècle	501
Bertrand Jestaz		Une tenture brodée du XVII ^e siècle (Nicole de Reyniès)	521
Alain Erlande-Brandenburg (1937-2020)	451	Manuscrits de Beatus Espagne chrétienne du haut Moyen Âge : quand l'Antéchrist s'invite dans un débat que l'on croyait clos (Yves Christe)	521
nom à la cathédrale Saint-Pierre d'Angoulême (XII° siècle).	457	Drni 1000 A Drifts	
Laurence Fligny		Bibliographie	
Une œuvre de Germain Pilon retrouvée	471	Architecture	
Léonore Losserand Le clocher de l'église Saint-Louis-en-l'Île, à Paris (1765) : une œuvre de François Antoine Babuty-Desgodets (1716-1766)	481	Jean-Marie Guillouët et Ambre Vilain (dir.), Microarchitectures médiévales. L'échelle à l'épreuve de la matière (Michele Tomasi)	523
MÉLANGES		Moyen Âge en Europe. Colombanus and his influence	50/
Emmanuel Lurin		·	524
De l'utilité des guides de voyage et autres sources périégétiques pour l'histoire de l'architecture	493	Xavier Barral i Altet, Els Banys «Àrabs» de Girona. Estudi sobre els banys públics i privats a les ciutats medievals (Caroline Fournier)	525
ACTUALITÉ		Boris Bove, Murielle Gaude-Ferragu et Cédric Michon	J - J
Allier		(dir.), Paris, ville de cour (XIII-XVIII siècle)	
Hérisson. Les peintures murales du début du XIV ^e siècle		[Julien Noblet]	526
de la maison dite «la Synagogue» existent toujours (Térence Le Deschault de Monredon)	503	Sophie Mouquin, Versailles en ses marbres. Politique royale et marbriers du roi (Stéphane Castelluccio)	527
Loiret		Vitrail	
Orléans. Programme de recherche sur les caves (SICAVOR) [Clément Alix et Alain Salamagne]	506	G. Buchinger, E. Oberhaidacher-Herzig, C. Wais-Wolf, Die mittelalterlichen Glasgemälde in Niederösterreich,	
Somme		2. Teil, Krenstetten bis Zwettl (ohne Sammlungen);	
Amiens. Cathédrale Notre-Dame : acquisition d'un relief attribué au jubé (François Séguin)	510	G. Buchinger, E. Oberhaidacher-Herzig, C. Wais-Wolf, Die mittelalterlichen Glasgemälde in Niederösterreich,	
Yvelines		3. Teil, Sammlungsbestände (ohne Stiftssammlungen), Burgenland (Brigitte Kurmann-Schwarz)	530
Bailly. Fouilles archéologiques de la grotte du château de Noisy en 2019 (Bruno Bentz)	512	Fonte d'art	,,,,
)13	Charles Avery, Il Bresciano, Bronze-Caster of Renaissance	
CHRONIQUE		Venice (1524/25-1573) [Bertrand Jestaz]	531
Architecture civile romane. France-Angleterre Angleterre: enrichissement du corpus de l'habitat roman (Pierre Garrigou Grandchamp)	517	Livres reçus Damien Delanghe, Mille ans de troglodytisme à Saint-Émilion	532
Strasbourg : habitat de la reconstruction après l'incendie de 1397 (Pierre Garrigou Grandchamp)	518	Corpus de la statuaire médiévale et Renaissance de Champagne méridionale et de l'Est de la France, publ. par	
Strasbourg : Restitution d'un quartier aristocratique XII ^e -XIV ^e siècle (Pierre Garrigou Grandchamp)	518	Patrick Corbet et Jean-Luc Liez, vol. IX (<i>Canton de Barsur-Aube</i>), t. 2, <i>Canton de Bar-sur-Aube Villages</i>	532
Versailles		RÉSUMÉS	533
Versailles : à propos de dépendances du château au	519	LISTE DES AUTEURS	536
Potager (Léonore Losserand) Architecture, XIX ^e siècle. France-Belgique	J1J	TABLE DES MATIÈRES DU VOLUME 178	537
Une «belgitude» des châteaux XIX°? (Françoise Hamon).	520	TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOM D'AUTEUR	541

LISTE DES AUTEURS

Clément Alix, Pôle d'Archéologie d'Orléans, chercheur associé au Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, Tours (CNRS, UMR 7323); Bruno Bentz, docteur en archéologie; Delphine Boyer-Gardner, docteure en histoire et archéologie du Moyen Âge; Stéphane Castelluccio, chargé de recherches, CNRS; Laurence Fligny, expert en vente publique dans la spécialité Haute Époque (Moyen Âge – Renaissance – XVII° siècle), expert près la cour d'appel de Paris; Caroline Fournier, docteure en histoire et archéologie médiévale, université de Nantes; Pierre Garrigou Grandchamp, général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en histoire de l'art et archéologie; Françoise Hamon, professeur honoraire, université de Paris IV-Sorbonne; François Heber-Suffrin, maître de conférences honoraire, université de Nanterre Paris Ouest-La Défense; Bertrand Jestaz, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études et vice-président de la Société Française d'Archéologie; Brigitte Kurmann-Schwarz, professeur émérite d'histoire de l'art médiéval, université de Zurich; Térence Le Deschault de Monredon, docteur ès lettres, université de Genève; Léonore Losserand, docteur, Sorbonne Université; Emmanuel Lurin, maître de conférences en histoire de l'art moderne, Sorbonne Université; Julien Noblet, docteur en histoire de l'art; Nicole de Reyniès, conservateur général du Patrimoine; Alain Salamagne, professeur d'histoire de l'art médiéval, université de Tours, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (CNRS, UMR 7323); François Séguin, conservateur du patrimoine, responsable des collections médiévales et des objets d'art, Musées d'Amiens – Musée de Picardie; Michele Tomasi, professeur d'histoire de l'art médiéval, université de Lausanne.

ÉDITIONS A. ET J. PICARD

Éditeur, diffuseur, libraire depuis 1869

Archéologie, architecture, histoire de l'art, histoire

LA LIBRAIRIE PICARD & EPONA

vous accueille du lundi au vendredi de 9h à 17h

et sur le site internet : www.librairie-epona.fr

Tél.: 01 43 26 85 82

Bulletin Archéologie quoi de neuf?

(envoi sur demande) vpc@librairie-epona

Toutes les commandes de fascicules du *Bulletin monumental* et des volumes du *Congrès archéologique de France* sont à adresser aux Éditions Picard







ISBN - 978-2-901837-85-5

société française d'archéologie